



Génération
71^e Festival
International du Film
de Berlin



Any Day Now

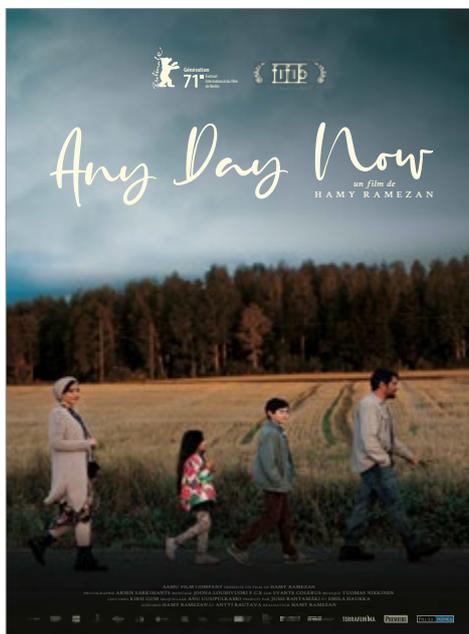
un film de
HAMY RAMEZAN



DOSSIER PÉDAGOGIQUE



Dans nos représentations médiatiques ce sont des foules compactes qui se pressent à nos frontières, des corps qui s'échouent sur nos côtes, des silhouettes furtives qui rasant les murs de nos villes : qu'on les appelle migrants, réfugiés ou demandeurs d'asile (quand ils ne sont pas définis par la négative, comme des "sans papiers"), ils n'ont en général pas le droit à une existence propre. Dans son premier film, *Any day now*, le cinéaste finlandais d'origine iranienne Hamy Ramezan redonne chair, vie et dignité à tous ces invisibles, à travers une attachante famille de fiction, les Mehdi-pour. Dans l'attente angoissée d'une réponse à leur demande d'asile en Finlande, ces réfugiés tentent de reconstruire une vie de famille et d'inventer une normalité. Hamy Ramezan a lui-même suivi, enfant, les dangereuses routes de l'exil et son film est évidemment tissé de ses propres souvenirs. Mais de ceux-ci, il n'a gardé que le positif, pour construire une chronique douce amère, un récit d'apprentissage dont le héros (Ramin, 13 ans) vit ses premières expériences. Au sein de cet univers tendre et bienveillant, la morsure du réel ne sera que plus cruelle.



Any day now (*Ensilumi*)

Un film de Hamy Ramezan

Avec : Aran-Sina Keshvari, Shahab Hosseini; Shabnam Ghorbani, Kimiya Eskandari

Genre : Comédie dramatique

Durée : 82 minutes

Au cœur de la Finlande, Ramin Mehdi-pour, 13 ans, et sa famille iranienne se voient refuser leur demande d'asile. Après un dernier recours et malgré la menace d'expulsion, le jeune garçon goûte aux joies des vacances et de la rentrée scolaire, où chaque moment d'insouciance s'avère précieux.

AU CINÉMA LE 8 DÉCEMBRE 2021

Dossier rédigé par
Anaïs Clerc-Bedouet et
Vital Philippot pour le site
Zérodeconduite,
en partenariat avec
Urban Distribution.
www.zerodeconduite.net

Entretien avec le cinéaste Hamy Ramezan

Propos extraits du dossier de presse du film © Urban Distribution

À quel point *Any Day Now* est proche de votre expérience personnelle et de l'histoire de votre famille ?

J'avais sept ans quand nous avons fui la guerre Iran-Iraq. Je me souviens encore de l'excitation ressentie, j'avais soif d'aventures. C'est comme si c'était hier ; le désespoir de ne pas réussir à retenir mon faux nom turc et notre histoire familiale inventée de toutes pièces – une histoire que mon père et son frère ont écrite sur un bout de papier pour que tout le monde la retienne. Mes parents ont dû être honnêtes avec nous, ils nous ont dit qu'on risquait la pendaison en cas d'échec. C'est ce qui nous a rapprochés en tant que famille, on formait une équipe très soudée, et ça m'a donné confiance en moi. Je jouais bien mon rôle, et tant mieux car notre réussite en dépendait. J'ai appris tellement de faux noms et de mensonges que j'en suis encore là aujourd'hui, à écrire des fictions. On a réussi à s'échapper, mais l'obstacle suivant consistait à aller dans un pays où nos mensonges allaient être analysés. « Le mensonge peut être une excellente chose », disait mon oncle

J'avais sept ans quand nous avons fui la guerre Iran-Iraq. Je me souviens encore de l'excitation ressentie, j'avais soif d'aventures. C'est comme si c'était hier.

à mon père. Maintenant je sais pourquoi. La vérité peut être si terrible que de toute façon personne ne nous croirait. Les épreuves ont une fin et finalement, nous étions en Finlande.

Mon premier souvenir se situe à l'aéroport Helsinki-Vantaa. Nous avons été chaleureusement accueillis par des sourires et des fleurs.

Après un court trajet, nous sommes arrivés dans un endroit qui allait devenir notre chez-nous : Malmi. Je n'étais pas très enthousiaste au début,

à l'époque on était loin du paradis sur terre, mais ça a beaucoup changé depuis. Nous avons finalement une nouvelle maison. Un sentiment étrange : d'un côté une situation absurde et irréaliste disparaissait comme si elle n'avait jamais existé, de l'autre nous étions « chez nous » comme si de rien n'était. À ce jour j'ai encore du mal à comprendre, je ne sais plus quelle partie de ma vie était la bonne. Celle qui a disparu comme si plus rien ne comptait, ou celle qui a débarqué de nulle part pour nous dire que là c'était

notre maison, et que ça avait toujours été comme ça. Je me souviens encore du bureau où je passais la majeure partie de mon temps pour travailler mon finnois. Les gens avaient coutume de dire





que c'était une langue difficile à apprendre. En à peine 6 mois, je le parlais avec un accent mais avec tellement d'aplomb : je traduisais la série télévisée *Amour, Gloire et Beauté* à mes parents tous les jours. Je me souviens aussi du motel où nous étions logés à Belgrade, dans des appartements d'à peine 9 mètres carrés. Nos parents y faisaient beaucoup la fête. J'avais du mal à croire que 8 ou 9 personnes pouvaient danser dans 9 mètres carrés.

***Any Day Now* n'est pas un film sombre, même quand il aborde une réalité dure, il est rempli d'une énergie solaire, légère, d'une joie propre aux souvenirs d'enfance. Était-ce votre ambition de départ ?**

Any Day Now est un projet complexe qui a pris du temps. J'ai perdu beaucoup et j'ai réussi tout autant. Le film se voulait un portrait intime de notre aventure parce que cette période me manquait.

Ma vie a manqué de sel depuis, je n'ai pas ressenti de sentiment d'appartenance aussi fort que celui qui m'unissait à ma famille à cette époque, et aux personnes en détresse. Pendant la phase d'écriture, j'ai écrit des versions tellement plus sombres sur la vie des réfugiés, pleines de désespoir, que j'ai eu envie de tout arrêter.

Je suis allé en Grèce sur l'île de Lesbos, en pleine mer, j'ai été témoin de tragédies dévastatrices, et j'ai marché avec les demandeurs d'asile de la Grèce à la Finlande. J'ai vécu une nouvelle fois le périple de mon enfance, même si c'était très différent, avec le regard d'un adulte se revoyant

enfant. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je ne voulais pas écrire des choses aussi horribles, mais quand je m'y suis remis, tout a changé. J'ai changé. Je me suis soudain retrouvé dans une position où mon traumatisme cherchait sa propre vérité.

Le film se voulait un portrait intime de notre aventure parce que cette période me manquait. Je n'ai pas ressenti de sentiment d'appartenance aussi fort que celui qui m'unissait à ma famille à cette époque.

Ce fut un tournant décisif, de comprendre qu'il n'y a pas de vérité dans un traumatisme. Je peux me poser pendant dix ans, je n'arriverai pas à donner un sens à tout ça. Quand j'ai compris ça, j'ai arrêté d'écrire et j'ai recommencé à zéro, en pensant au côté humain et à mes souvenirs heureux. C'est à ce moment-là que j'ai pu faire confiance aux gens et accepter la main tendue de mes producteurs. C'est leur travail acharné qui m'a permis de voir le bout du tunnel, et j'y ai vu le soleil. Je me suis promis de ne plus jamais m'embarquer dans des projets où les êtres humains ne sont pas au cœur du film.

Il n'y a pas de racisme frontal ou de xénophobie dans le film. Est-ce que ça reflète votre propre expérience ?

Nous avons croisé tellement de gens biens, des étrangers, qui nous ont aidés dans des villes comme Istanbul (un des pires endroits au monde pour un réfugié). Il y a tout de même eu des expériences négatives mais les bons souvenirs reviennent toujours. Nous avons rencontré une chouette famille qui nous a beaucoup aidés. Nous ne connaissions pas ces gens, mais ils nous ont hébergés et nous ont aidés à organiser une «

évasion » d'Istanbul complètement insensée. Grâce à eux, nous avons survécu à Istanbul. Nous avons vécu une aventure similaire en ex-Yougoslavie. Je ne suis pas naïf, bien sûr qu'il y a des gens mauvais, mais il y a encore plus de gens pleins de bonnes intentions. Comme la plupart des Finlandais sont bons envers les demandeurs d'asile, j'ai dressé d'eux un portrait bienveillant et sympathique.

Tout le monde sait que les réfugiés souffrent et font face à plein de problèmes. Le mot réfugié en lui-même évoque déjà des milliers d'histoires, pourquoi en avoir raconté encore une ?

Dans le film il n'y a pas de réfugiés : il y a des familles, des amis, des voisins et des gens fiers, qui restent fidèles à leurs valeurs. Peu importe les épreuves qu'ils ont traversées, ils restent positifs et forts face à l'adversité. Surtout, je voulais vraiment insister sur le fait qu'être réfugié n'est pas une identité, ce mot ne nous définit pas. Les médias ont tendance à mettre en avant les événements horribles de l'actualité. Et pourtant, ce n'est pas parce que 20 néo-nazis manifestent contre les demandeurs d'asile que le pays tout entier est impliqué. Des milliers de gens leur portent secours et font tout ce qu'ils peuvent pour aider ces familles qui ont besoin d'être protégées. Je veux que le public comprenne que les êtres humains sont bons et qu'ils ne devraient pas trop se reposer sur la bureaucratie ou les politiciens. Nous sommes des géants avec des cœurs énormes. Si nous voulons du changement, nous devons le faire ensemble. Nous finirons par prendre conscience que le fossé qui nous sépare des demandeurs d'asile n'est pas si grand.

HAMY RAMEZAN

Né en Iran en 1979, Hamy Ramezan s'est réfugié en Finlande en 1990, aux côtés de sa famille, et a aujourd'hui la double nationalité finlandaise et iranienne.



Diplômé de l'Université des Arts Créatifs de Farnham en 2007, il a réalisé plusieurs courts métrages dont *Over the Fence*, (2009), *Keys of Heaven* (2014) et *Listen* (2015), projeté en avant-première à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes, puis présenté dans près de 200 festivals.

En 2016, Hamy Ramezan a tourné le documentaire *Refugee Unknown*, dans lequel l'humoriste et présentateur télé finno-iranien Ali Jahangiri suit le parcours de réfugiés à travers l'Europe, depuis leur arrivée en Grèce.

Any Day Now, librement inspiré de sa propre vie, est son premier long métrage de fiction.



Repères

L'ASILE : UN DROIT RECONNU...

La **Convention du 28 juillet 1951 relative au statut des réfugiés**, dite **Convention de Genève**, définit les modalités selon lesquelles un État doit accorder le statut de réfugié aux personnes qui en font la demande. Elle est la traduction en droit international de l'article 14 de la Déclaration universelle des droits de l'homme qui stipule que « devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays. »

Elle définit ainsi le **statut de réfugié** dans son article 1.2.A :

« Le terme de réfugié s'appliquera à toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut, du fait de cette crainte, ou ne veut se réclamer de la protection de ce pays. »

Cette Convention de Genève qui était limitée aux réfugiés européens pour les événements survenus avant le 1^{er} janvier 1951 a été complétée en 1967 par le **Protocole de New York**, qui protège tous les réfugiés, quels que soient leur pays d'origine et la date des événements qu'ils fuient. La Convention et/ou le Protocole ont été ratifiés par 145 États (Source : UNHCR).

FINLANDE



Superficie : 338 440 km²

Capitale : Helsinki

Population : 5,5 millions

Villes principales : Espoo, Tampere, Turku, Vantaa...

Langues officielles : finnois et suédois

Pays **membre de l'Union Européenne** depuis 1995

MAIS AUJOURD'HUI MENACÉ

Depuis les années 1980, la fermeture progressive des pays développés à toute immigration, aiguillonnée par la montée des partis d'extrême droite, n'a pas tari les flux de population venus des pays du Sud : ceux-ci sont alimentés par l'instabilité politique des pays du Sud, les guerres régionales (la guerre civile syrienne a provoqué en 2015 l'arrivée de plus d'un million de réfugiés en Europe), les conséquences des crises économiques ou de la crise climatique. Elle a en revanche **poussé la majorité des migrants vers la filière de l'asile**, devenu l'une des seules voies d'accès légales à l'immigration : il en résulte une **grande tension sur le système d'asile** (géré en France par l'OFPRA), avec pour conséquence un durcissement des conditions d'éligibilité, un allongement des délais d'instruction des dossiers et l'augmentation du nombre de sans-papiers, déboutés du droit d'asile mais pas expulsés... Les pays européens tentent par ailleurs de **décourager les candidats à l'émigration** et de les repousser aux frontières de l'espace Schengen (quelles que soient les raisons qui les ont poussés à quitter leur pays, ce qui contrevient aux principes même du droit d'asile). Mais la prochaine étape pourrait être pire : en juin 2021 le Parlement danois a voté une loi, qui pourrait faire des émules, pour **externaliser hors du territoire de l'Union européenne le traitement de l'asile** : une fois leur dossier enregistré les demandeurs d'asile seront envoyés dans un "pays tiers" hors Union européenne, où ils devront rester... même si leur demande est acceptée...

EN CHIFFRES

30 millions
de réfugiés
dans le monde

455 295
personnes sous la protection
de la France fin 2020

Principaux pays d'origine

Syrie
Afghanistan
Venezuela
Colombie
Irak

Principaux pays d'accueil

Turquie
Colombie
Pakistan
Ouganda
Allemagne

Pour aller plus loin : Questions à **Josie Boucher**

Si le film *Any day now* se passe en Finlande, il présente évidemment des résonances fortes avec la situation française. Nous avons demandé à la présidente de l'ASTI (Association de Solidarité avec Tous les Immigrés) de Perpignan, de nous parler du quotidien des familles de demandeurs d'asile.

Propos recueillis par Pauline Le Gall

Vous êtes présidente de l'Asti (Association de Solidarité avec Tout·e·s les Immigré·e·s) de Perpignan. Quelles sont les missions de cette association ?

L'association dont je suis présidente est située à Perpignan mais elle fait partie d'une fédération nationale, la Fasti, qui regroupe toutes les Asti des différents départements français. Nous sommes engagés sur les luttes antiracistes, féministes, anticoloniales au niveau national et nous déclinaisons nos actions selon les contextes départementaux. Nous proposons un accueil juridique et de l'aide sur tout ce qui concerne le CESEDA (Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile), que nous dénonçons par ailleurs comme étant un code discriminatoire, mais qui régit l'entrée et la sortie de toutes les personnes étrangères. À Perpignan, nous accompagnons les demandeurs d'asile à la préfecture, nous leur don-

nons des conseils, nous faisons de l'aide pour les demandes ou les recours... Et nous donnons aussi des cours de français gratuits pour les adultes de tous niveaux. L'accueil juridique et les ateliers sociolinguistiques sont les deux piliers de notre engagement solidaire.

Quand une famille est engagée dans une procédure de demande d'asile, elle est protégée pendant six mois voire un an.

Le film *Any Day Now* suit le destin d'une famille irakienne en Finlande mais il s'intéresse surtout au quotidien des enfants de la famille. Quels sont les enjeux particuliers de l'accueil et du suivi des enfants et adolescents migrants ?

Quand une famille est engagée dans une procédure de demande d'asile, elle est protégée pendant six mois voire un an. Le temps que l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) et la CNDA (Cour nationale du droit d'asile) prennent une décision. Pendant ce temps, les parents et les enfants sont en centre d'accueil pour les





demandeurs d'asile (CADA), ils sont scolarisés et trouvent donc une sécurité relative à l'école. Ils ont une vie sociale. D'un coup, tout s'arrête brusquement quand la décision négative tombe et ils n'ont plus rien. Nous le voyons dans le film : Rahim a l'espoir d'un avenir là où il est, il tombe amoureux... Or il faut savoir que seulement 30 à 35% des demandes d'asiles sont acceptées au niveau de la CNDA et de l'OFPRA et que la politique européenne va vers le refus d'accueil des personnes étrangères qui cherchent un refuge. Donc pour 70% de personnes qui sont refusées, la vie s'arrête brutalement. Sur le territoire français, les sans-papiers ont certes le droit à l'éducation jusqu'à 18 ans et ils peuvent avoir de l'accès à de la nourriture par les associations mais ils n'ont pas le droit à l'hébergement. Leur vie s'écroule.

Rahim semble bien intégré dans son école, il parle la langue et s'est fait des amis. Quel est le rôle de l'école (au sens large : primaire et secondaire) dans l'accueil de ces enfants ?

Les instituteurs et les professeurs sont au premier rang pour voir la souffrance des enfants et les mobilisations pour les faire rester partent souvent des écoles, par le biais du réseau éducation sans frontières. Les professeurs, instituteurs, parents d'élève, essaient de mener des actions pour empêcher les enfants et la famille de partir, avec plus ou moins de succès.

L'adolescent essaie de vivre une vie insouciant mais tout au long du film il doit gérer des situations difficiles, comme d'ouvrir et de traduire

les courriers que ses parents reçoivent concernant leur demande d'asile. Quelles sont les répercussions psychologiques des expériences vécues par les enfants de migrants ?

Ce que l'on voit dans le film, nous le vivons tout le temps dans l'association. Les enfants apprennent très vite la langue du pays et ils se retrouvent à faire le lien avec leurs parents. Ce poids qui repose sur eux est terrible. Quand elles sont dans des hôtels assignés à résidence avant leur expulsion, ces familles doivent aller à la PAF (Police Aux Frontières) chaque semaine avec leurs enfants, qui écoutent et entendent tout. Ils ressentent l'angoisse de leurs parents mais ils sont obligés d'être là malgré tout. La souffrance est terrible pour eux, d'autant qu'ils ne comprennent pas pourquoi ils ont été obligés de fuir du jour au lendemain. Ils passent du CADA, où ils sont un peu protégés comme nous pouvons le voir dans le film, à la rue. Le poids qui pèse sur les enfants qui commencent à construire un avenir fragile

est abominable.

Au regard du film, quelles différences majeures voyez-vous entre la Finlande et la France, concernant l'accueil des demandeurs d'asile, et notamment des familles avec enfants ?

Dans le film, j'ai trouvé que la pression policière était moins forte qu'en France, je ne sentais pas cette brutalité que l'on peut voir à Calais, Briançon ou ailleurs. Même si ces policiers font leur travail et vont chercher les enfants.

Sur la question de l'accueil des familles, le centre

d'accueil pour les demandeurs d'asile ressemble à ceux que nous connaissons à Perpignan ou Paris : les familles ont le droit à un appartement et sont pris en charge. Tant qu'ils sont protégés par la demande d'asile, je n'ai pas l'impression que la situation soit très différente.

Quel avenir peut-on imaginer pour cette famille iranienne après la fin du film ?

Je pense que, comme la majorité des iraniens, ils sont partis parce qu'ils étaient en grand danger.

Ils ne retourneront pas dans leur pays. Souvent, même avec le refus de l'OFPRA ou de la CNDA, ces familles ne veulent pas rentrer chez elles. Elles ont tout laissé derrière eux et ils décident de rester, malgré les difficultés et deviennent des sans droit. Ici, à Perpignan, il y a des familles qui vivent dans des voitures.

La situation est d'une grande hypocrisie puisque les lois sur l'immigration ne font que fabriquer de plus en plus sans-papiers. Il est très difficile d'obtenir un titre de séjour. Les réseaux solidaires s'organisent depuis longtemps mais l'hébergement est une question fondamentale et je pense que la situation en Finlande est la même. Une fois qu'on n'est plus demandeur d'asile, on n'a plus rien : plus de droits sociaux, pas d'abri. Juste le droit à l'éducation et à la santé avec l'AME (aide médicale de l'état).

Les politiques migratoires sont de plus en plus répressives en Europe. Quelles sont les revendications du Fasti pour une meilleure prise en charge des familles migrantes ?

Le film montre un contexte européen général très grave, celui de la « forteresse Europe » : il suffit de voir ce qui se passe en Finlande avec le changement de gouvernement, en Espagne, en Italie, en Grèce, sans parler des migrants qui meurent en Méditerranée... Dans ce contexte, je crois que toutes les associations de lutte contre le racisme

ont les mêmes revendications. Nous militons pour l'ouverture des frontières, la liberté de circulation, la liberté d'installation, l'égalité pour tous et toutes.

Nous vivons dans une Europe extrêmement riche et il faut comprendre que quelques milliers de personnes ne vont pas ruiner la population. Quand les populations sont en danger, les territoires comme l'Europe ou les États-Unis doivent partager et permettre aux gens d'avoir une vie digne, le droit à l'éducation. Nous revendiquons la liberté de circulation et d'installa-

tion. En tant qu'européens, nous avons tous le droit d'aller n'importe où dans le monde, de nous déplacer, de décider d'habiter quelque part sans connaître aucun des ennuis que les migrants qui viennent de pays en guerre rencontrent. Nous voulons la liberté d'installation et de circulation pour tous et toutes et l'égalité des droits.

Je crois que toutes les associations de lutte contre le racisme ont les mêmes revendications. Nous militons pour l'ouverture des frontières, la liberté de circulation, la liberté d'installation, l'égalité pour tous et toutes.



Éducation à l'image

UN AUTRE REGARD SUR LES RÉFUGIÉS

Si *Any day now* parle d'immigration, de réfugiés, du droit d'asile, il le fait d'une manière très différente de la façon, généralement dramatique, dont ces sujets sont habituellement abordés à travers les informations. Les problèmes qui ont justifié le départ de la famille Mehdipour ainsi que les difficultés et les dangers du voyage (il y a plus de 4 000 kilomètres entre l'Iran et la Finlande) sont laissés hors-champ. Le projet initial du cinéaste Hamy Ramezan était de raconter l'épopée migratoire de sa famille, mais il s'est rendu compte qu'il n'arriverait pas à monter un film au sujet aussi dur, et qu'il fallait qu'il parte de ses souvenirs heureux.

Le film s'attache ainsi à montrer le quotidien (presque) normal d'une famille à laquelle on peut s'identifier, malgré leur statut de demandeurs d'asile. La famille Mehdipour est aimante, sociable, pleine d'énergie : Hamy Ramezan sait nous la rendre attachante par des petites notations quotidiennes : le rituel du lever (la mère qui souffle des mots doux à son mari et chacun de ses deux enfants), le concours de lavage de dents entre la fille et le père, la visite régulière des voisins du foyer dans leur tout petit studio...

"Dans *Any day now* il n'y a pas de réfugiés : il y a des familles, des amis, des voisins et des gens fiers, qui restent fidèles à leurs valeurs. l'adversité."

Hamy Ramezan

TOURNER AVEC DES ACTEURS IRANIENS

Pour incarner les parents de la famille Mehdipour, Hamy Ramezan a choisi faire appel à des acteurs iraniens, ce qui a engendré certaines contraintes : Shabnam Ghorbani, dans le rôle de la mère, Mahtab, porte le voile dans chaque scène, même lorsque le personnage, dans la vie réelle, ne l'aurait probablement pas porté. Il s'agit là d'une obligation contractuelle : si l'actrice souhaite pouvoir continuer sa carrière en Iran, elle doit rester voilée à l'écran, même dans un film tourné en Finlande. Quant au contrat de Shahab Hosseini, dans le rôle du père (acteur populaire en Iran, vu notamment dans les film d'Ashgar Fahradi) il stipulait que l'acteur n'apparaîtrait pas dans le film d'une manière qui pourrait être contraire aux règles ou coutumes de la République islamique d'Iran : ainsi, le couple formé à l'écran n'avait pas le droit de se toucher ou d'afficher des gestes à connotation sexuelle.



UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE

Mais le véritable héros d'*Any day now*, c'est Ramin, 13 ans. Le film entre dans la catégorie des récits d'apprentissage (on parle aussi de récit initiatique ou de récit de formation), un genre narratif né (sous la forme de roman) au XVIII^e siècle. Le héros de ces récits est jeune, il sort de l'enfance ou de l'adolescence. Il vit des expériences (souvent des premières fois), positives ou négatives, qui vont le confronter aux grandes questions de l'existence (l'amour, l'amitié et leurs vicissitudes, les injustices sociales, la maladie ou la mort)... Dans *Any day now*, Ramin est encore dans l'insouciance de l'enfance : les jeux et les bêtises avec son meilleur ami finlandais, Jigi, les aventures dans la nature... Il vit un passage important, l'entrée au collège, avec la découverte d'une nouvelle classe et d'une nouvelle enseignante. Il va tomber amoureux pour la première fois. Mais il porte

Éducation à l'image

également sur ses épaules des responsabilités bien lourdes pour un enfant de son âge : seul membre de la famille à maîtriser le finnois, il doit assurer la communication avec l'administration finlandaise. C'est lui qui lit la lettre de rejet de droit d'asile à ses parents, et qui s'efforce d'atténuer le choc et de positiver la situation.

UN CHRONIQUE DOUCE-AMÈRE

La chronique familiale d'une enfance heureuse est sans cesse menacée par une épée de Damoclès qui peut s'abattre d'un jour à l'autre (cf le titre du film, "any day now") : la décision administrative qui accordera l'asile à la famille Mehdipour ou la renverra à 4 000 kilomètres de là. Toute la beauté du film est dans cet entre-deux : entre la comédie et le drame, entre l'insouciance de l'enfance et la cruauté du monde des adultes...

Cette dimension douce-amère culmine dans la poignante dernière séquence du film : Ramin a réussi enfin à approcher la fille dont il est tombé amoureux pendant le cours de danse, il va pouvoir mettre en œuvre les conseils prodigués par son père. Cette scène, si touchante de maladresse (accentuée par la différence de taille entre Ramin et la jeune fille qu'il convoite), contraste avec la violence symbolique de ce qui suit : la police vient chercher Ramin et sa sœur en plein cours pour les reconduire à la frontière, elle les interpelle sous les yeux de leurs camarades et de leurs enseignants. La scène n'a pas besoin de cris ou de larmes pour être poignante. Même s'il s'est détaché du récit autobiographique, Hamy Ramezan raconte ainsi, de manière détournée, l'expérience qui est au fondement de l'adulte et du cinéaste qu'il est devenu.

UN FILM, QUATRE LANGUES

Dans *Any Day Now*, on entend quatre langues différentes. Les membres de la famille Mehdipour parlent le **farsi d'Iran** tandis que l'ami de la famille, Fazel (interprété par Muhammed Cangören), parle le **farsi d'Afghanistan**.

Au sein du foyer d'hébergement, les familles communiquent entre elles en **anglais**. Enfin, puisque l'action a lieu en Finlande, les personnages extérieurs au foyer parlent en **finnois**. Notons également que le frère et la sœur Mehdipour dialoguent en finnois lorsqu'ils sont seuls.



UN PROCÉDÉ À LA LOUPE : LA SCÈNE RÉCURRENTÉ

Dès la deuxième scène, le spectateur pénètre dans l'intimité de la famille Mehdipour, dans leur petit studio, en observant comment ils commencent la journée. La mère se lève la première, elle réveille son mari en lui tendant un verre d'eau, puis sa fille, en lui soufflant des mots doux, enfin son fils, en l'embrassant tendrement sur la main [1].

Le spectateur comprend qu'il s'agit d'un rituel matinal lorsque la scène se répète [2], très similaire, le lendemain. Cette fois, cependant, Ramin fait semblant de dormir.

Lorsque le rituel se répète une troisième fois [3], à la fin du film, quelque chose cloche. Le spectateur, qui a eu le temps de se familiariser avec le studio où habite la famille, est troublé par la froideur du lieu dont le mobilier semble pourtant le même qu'au foyer : cette fois la famille a dormi dans une cellule à barreaux. Elle est sur le point de quitter le territoire.

